

## Un train pour la Lune

Début août 1966.

Au bord de la route qui va vers Bandol, sous un imposant pin parasol, trois gars du pays vendent les produits de leur jardin.

« Allez zou ! » dit le plus vieux. Midi, c'est l'heure de la soupe, je me rentre. Adésias !

Il saisit sa carriole d'une poigne volontaire et la soulève péniblement. A deux cents mètres à peine, il prend le chemin du mas ancestral. A cette heure, le vignoble exhale les parfums sucrés de la terre, des ceps, des raisins bientôt mûrs. L'homme longe le haut talus de terre et de pierres qui le protège du gouffre au fond duquel s'étire la ligne de chemin de fer qui sort de sous la grand route, tout juste après le pin parasol, pour remonter plus loin à l'horizon où elle disparaît comme engloutie par la mer.

L'échine courbée sous l'effort, il tient ses yeux rivés au sol pour ne pas glisser sur les cailloux. Il ne voit pas l'enfant, passe, mais reconnaît derrière lui l'accent pointu de la petite : « Bonjour » ! Il s'arrête net, se retourne à demi, bloqué par les douleurs, et la devine perchée à mi-hauteur de la pierraille. C'est Claudine, la fille des Parisiens qui louent ce mois le cabanon qu'il a aménagé pour se faire quelques sous. :«Ouh ! Boudiou ! Et qu'est-ce que tu fais là ? Veux-tu descendre ? »

-« Je me suis poussée pour te laisser passer »

-« Ah voui ? Et je suis plus maigre que toi ! Alors, je passe ! Mais toi, tu si tu t'échines à monter là-haut, tu risques de descendre plus vite que prévu ! Ca fait au moins cent mètres de chute ! »

-« Cent mètres ! » Le chiffre ne parle pas à Claudine qui essaie de se représenter cent petites filles empilées l'une sur l'autre.

-« Cent mètres et peut-être pire ! Et alors, tu te tues ! Et si jamais le train passe, alors... »

-« Alors quoi ? »

-« Et bé alors il t'es crabouille et tu es encore plus morte ! »

Claudine frissonne, grimace et saute aussitôt sur la terre ferme.

-« C'est in-ter-dit ! Tu entends ? Allez file ! Que ta mère va t'attendre pour manger !

La petite ne se le fait pas dire deux fois et court au cabanon. Après midi, rien ne bouge. On dirait le château de la Belle au bois dormant. Tout le monde dort, vaincu par la chaleur, et Claudine s'ennuie ferme.

Elle n'a rien à faire. Elle se dirige vers le chemin, le long de la voie ferrée, pour y cueillir des mûres d'un noir profond qui, comme par magie, laisse s'écouler un jus rouge sur les lèvres. Les épines l'égratignent mais elle n'en a cure. Elle pense. Elle pense au train, là, en bas. Elle lève la tête : le haut du talus semble plat. Elle vérifie qu'il n'y a personne alentour. Mais non. Ici tout le monde fait le mort entre midi et quatre heures. Alors, elle se décide, poussée par l'envie de voir. Elle s'agrippe aux pierres et aux touffes bleutées de chicorée sauvage et se hisse au sommet. Elle tire sur son cou mais n'aperçoit que la terre rouge. Pour découvrir son trésor, il lui faut monter encore un peu et surtout se pencher. Le cœur battant à tout rompre, elle franchit le dernier mètre et avance le haut du corps. Et là, tout au fond du ravin, elle aperçoit deux lignes de fer barrées de traverses de bois, comme une échelle mise à plat. C'est vrai que c'est profond. Mais cent mètres, tout de même...

A nouveau, elle tente de mesurer par petites filles. Absorbée par son mode de calcul, elle n'entend pas le son sourd qui s'approche. Et, tout à coup, un sifflement strident perce l'air dans un vacarme d'enfer. Elle pousse un cri d'effroi, recule instinctivement mais, très vite, étire de nouveau le cou pour voir.

## Un train pour la Lune

Le voilà. Déjà, la locomotive est passée mais défilent les wagons dont elle ne peut découvrir que le toit arrondi peint de ce vert particulier et qu'elle reconnaîtrait entre mille. Ce vert sombre, elle l'a déjà vu chez Jean-Jacques, le copain de son frère Patrick. Tout leur appartement est peint en vert. Elle ne trouve pas ça joli mais Patrick lui a expliqué que le père de Jean-Jacques travaille à la S.N.C.F. Elle n'a pas très bien compris mais, devinant un lien avec la couleur, s'est dit qu'il valait mieux travailler chez Butagaz car les bouteilles sont bleues et elle aime bien le bleu.

Déjà, le train disparaît. Mais voilà, elle l'a vu !

Le lendemain matin, elle est levée de bonne heure pour aller se baigner. En maillot de bain, une serviette de plage sur les épaules, elle attend impatiemment ses parents. Les voilà enfin. Elle descend alors avec eux la sente qui mène à la crique du Port d'Alon.

Les voilà arrivés devant l'entrée du tunnel. C'est un gros tube de béton par lequel il faut passer pour gagner le chemin de la mer. Claudine ne l'aime pas. Les pas y résonnent et les voix s'y répondent en un écho infini, comme dans les histoires qui font peur. Mais, sa curiosité l'emportant :

-« Papa ! pa...pa...pa... »

-« Oui ?...i...i... »

-« Pourquoi on va là ? »

-« Pour traverser sous le chemin de fer. »

Elle s'arrête net : « le train va passer sur nos têtes ? »

-« Mais non ! Il ne circule pas maintenant. »

Ah ! Oui ! C'est vrai. Il passe à l'heure de la sieste et le soir, juste avant d'aller se coucher. Elle l'a déjà entendu de l'intérieur du cabanon. Si seulement elle pouvait le voir ! Mais ce soir-là elle n'osera pas ; elle a trop peur du noir.

Le lendemain matin, à la fraîche, le vieux n'est pas là. Mais un peu plus loin, près du puits, sa femme lave le linge. Ses grosses mains rouges brassent les draps dans un baquet de zinc sur lequel est posée une planche dont une réglette empêche le gros pain de savon de Marseille de glisser.

-« Té ! Claudine ! Alors ces vacances ? »

La petite ne répond pas. Désignant la montagne blanche débordant du panier, elle lui dit : « C'est à toi tout ça ? »

-« Et non ! Dieu me garde ! C'est le linge que je lave pour gagner quelques sous ».

Pendant quelques instants on n'entend que le bruit du battoir qui frappe avec force. La vieille puise un seau et le verse à moitié dans le bac. Claudine s'approche et plonge avec délice ses mains dans l'eau fraîche. Et soudain : « Dis, tu l'as déjà vu le train ? »

-« Et voui, naturellement, je l'ai déjà vu ! Mais toi, tu ne dois pas ! C'est interdit, tu entends ? Sinon, tu auras la grosse fessée. »

-« Pourquoi ? »

-« Et pardi ! C'est dangereux ! C'est la machine du diable ! Alors, c'est te dire ! »

-« Et d'où il vient ? »

## Un train pour la Lune

-« Et bé, il vient de la ville ».

-« De quelle ville ? »

-« De la ville je te dis ! »

-« Mais où il va ? »

-« Et bé ! Il va à la ville ! »

-« La même ? »

-« Est-ce que je sais moi ? C'est un train de la ville, un point c'est tout. »

-« Dis, tu crois que c'est celui-là que Patrick a pris pour venir ici ? »

La vieille s'interrompt et semble réfléchir : « Ah, ça ! J'ai pas bien compris pourquoi ton frère est venu par le train. Quand on a une belle auto comme ça ! » Et du menton, elle désigne l'Ondine Renault garée entre les deux ifs.

-« Ben, il n'y avait pas assez de place avec toutes les valises ».

-« Oh ! Peuchère ! Ici il n'y a pas besoin de bottes en *caotechou*, de manteaux, de tricots et patins, couffins... Je me demande bien pourquoi ta mère a emporté tout ça ! »

-« Oui. Moi, je me demande pourquoi on n'a pas mis mon frère dans la voiture et les valises dans le train. Qu'est-ce que tu en penses toi ? »

-« Ouh ! Moi je ne pense guère ! Je lave. Allez, vaille ! Tu m'ôtes les forces. Té ! Va donc voir ton frère là-bas sous le figuier ! »

Claudine, vexée, tourne le dos et file rejoindre Patrick. Assis, une guitare à la main, le pied posé sur une chaise, il chante doucement. Les sourcils légèrement froncés, son regard semble se perdre dans un autre monde. De sa main droite, il gratte les cordes de l'instrument dans un mouvement de va et vient, quand de la gauche ses doigts plaquent les fils métalliques en des gestes mystérieux, l'index tendu ici, l'annulaire replié là, dans des danses d'araignées. La petite se tait ; elle regarde ; elle écoute. Cette chanson, elle la connaît par cœur ! Elle passe souvent à la radio et il la chante tout le temps. Elle est *dans le vent* ! Elle-même l'a chantée à tue-tête dans la voiture pour ne pas avoir mal au cœur. Mais là, comme elle semble différente, empreinte de douceur et de mélancolie. Elle l'entend autrement, elle l'écoute de toutes ses oreilles, de tout son cœur, de tout son être. « *Et j'entends siffler le train, et j'entends siffler le train, que c'est triste un train qui siffle dans le soir...* »

-« Patrick ! »

-« *Que c'est loin où tu t'en vas, que c'est loin...* »

-« Patrick ! »

Mais il ne répond pas. Il ne répondra pas. Claudine le sait. Il ne répond jamais quand il joue. « Il est dans la lune ! » lui dit invariablement sa mère en haussant les épaules d'un air agacé. « Ah ! Lui et sa musique ! Je t'en ficherais moi ! Va le secouer ! »

Au début, longtemps même, elle a obéi à l'injonction maternelle. Mais elle a dû abandonner. Rien n'y a jamais fait et n'y fera jamais. Quand il joue, il n'est pas là. Oui, c'est ça, il doit être dans la lune. Et Claudine l'imagine perché sur le croissant d'argent avec sa guitare : « *Et j'entends siffler le train, et j'entends siffler le train...* ». Elle s'attarde un moment, espérant qu'il réalise sa présence. Un instant, il

## Un train pour la Lune

semble la voir, lui sourit sans s'interrompre, mais déjà son regard se perd à l'horizon. Claudine soupire, déçue, et s'en va se balancer sur la planche que son père a accrochée pour elle sous l'olivier. Elle songe, elle aussi, au gré du bercement. Et soudain, elle saute : cette fois, c'est décidé : ce soir, elle sortira pour voir le train.

Avant d'aller au lit, il faut faire ses besoins dans un pot et Claudine s'enferme dans la chambre, à l'abri du regard de ses parents, mais CE soir, elle demande à mettre le pot dehors, près de la porte, luttant contre sa peur du noir.

Elle est seule dans une nuit sans lune. Très vite, elle baisse sa culotte, s'accroupit sans oser s'asseoir sur le seau, prête à déguerpir au moindre bruit. Elle a trop peur. Au-dessus d'elle, une myriade d'étoiles brille dans le noir. Elle les regarde, attirée par leur éclat, mais ne peut s'abandonner à la contemplation. Pour l'heure, elle est trop effrayée. Alors, pour conjurer sa peur, elle se met à chanter à tue-tête, comme dans la voiture : « *Et j'en-tends siffler le train, et j'en-tends siffler le train, que c'est triste un train qui si-iffle dans le soir* ». Soudain, une plainte déchire la nuit. Le cœur de Claudine se met à battre ; elle se relève d'un coup, la culotte tombant sur ses sandales. Elle reconnaît le roulement de fer. Ses yeux scrutent le noir ; elle sait que le train apparaît au-dessus du tunnel, celui de l'écho, juste avant de disparaître sur la gauche pour longer la côte. Elle l'a vu en plein jour. Mais, au travers de cette encre noire qui noie les vignes et les marie au ciel, elle ne distingue rien. Elle entend. Il arrive, à toute allure, dans un grondement rond ponctué de *clacs* réguliers. Et soudain, là-haut sur l'horizon, un halo de lumière semble pousser les ténèbres, entraînant derrière lui un long ruban de passementerie dorée. Déjà, la comète de fer vire à gauche et son brillant se perd dans les voiles enveloppants de la nuit. Claudine est sous le charme.

De la maison, un cri : « Oh ! La même ! Qu'est-ce que tu fais ? » Mais Claudine n'entend pas. Elle n'est pas là. Elle a rejoint la lune, elle aussi, et, doucement, elle chantonne « *Et j'entends siffler le train, et j'entends siffler le train, que c'est triste un train qui siffle dans le soir...* »

Fin juillet 2011.

Le bruit d'un moteur de tondeuse résonne dans le quartier résidentiel d'une ville de banlieue parisienne. Branchée à son MP3 coincé dans sa ceinture et pour se donner du rythme à l'ouvrage, Claudine pousse la machine d'un pas décidé au tempo de la musique et chante vaillamment les chansons de sa jeunesse qu'elle a téléchargées : « *No milk today, my love has gone away...* » : Les vacances commencent demain et les valises sont loin d'être bouclées. Et puis, soudain, elle s'arrête. Le temps semble comme suspendu. Claudine remue imperceptiblement les lèvres, lâche la poignée de sécurité de la machine qui cesse aussitôt son vacarme, plongeant le jardin dans l'immobilité et le silence total, ou presque. Car, d'une petite voix cassée, Claudine chantonne « *Et j'entends siffler le train...* ».

Elle lève le visage face au soleil brûlant d'été, ce soleil que son frère Patrick ne voit plus depuis déjà six ans quand brusquement son cœur s'est arrêté, trop tôt. Dès lors, il y a eu l'atroce déchirure, les insomnies, la révolte. Et puis, lentement, la douleur s'est muée en chagrin, déposant sur son cœur un baume de douceur, nourrissant son esprit de tendres souvenirs.

Et voilà que, maintenant, au-delà du soleil aveuglant, Claudine s'immerge dans la nuit. Une nuit de velours au chaud parfum de vignes, où son rêve fait se rencontrer des myriades d'étoiles et un croissant de lune d'où Patrick, une jambe pendante et l'autre repliée, taquine sa guitare, lui sourit et fredonne avec elle. Alors, du coin de l'œil un peu ridé, scintille discrètement une larme cristalline et Claudine, dans la lune elle aussi, susurre dans un souffle les derniers mots de la chanson : « *j'en-tendrai siffler ce train... tou-te ma vie* ».